

Revue de Paris

15 Mars 1932

111
65

acteur qui s'entête dans un défaut. Je n'ai pu démêler si la gaucherie de M. Devalde, l'amant, était due à une timidité naturelle, à un trac sincère ou à l'interprétation qu'il a composée de son piètre héros.


M. André Gide sera donc toujours en lutte avec la Divinité! Il n'est pas d'athée moins tranquille. Mais, par un singulier artifice, il a entrepris d'affirmer la suprématie de l'Homme en reprenant le vieux mythe d'Œdipe, le mythe entre tous qui est bien de la destinée humaine la dérision la plus atroce. Dès lors, la contradiction est flagrante. Libre au fils de Laïus, tant qu'il ignore de quelles puissances il fut le jouet, d'ironiser sur les dieux. Mais quand la révélation le saisit, force lui est de changer de ton. C'est Tirésias, à partir de cet instant, qui l'emporte. Œdipe lui-même, par sa frénésie dernière, le reconnaît implicitement, quoiqu'il prétende qu'il a voulu châtier ses yeux qui n'avaient pas su l'éclairer, et quoique Tirésias, qui fait vraiment trop le difficile, l'accuse d'avoir agi encore par orgueil. Le spectacle comporte donc deux parties opposées : celle de la négation (ou plutôt de la nargue, car M. Gide raille, et la raillerie suppose une présence adverse) et celle du malheur, où la voix négatrice est balayée par le souffle effrayant. La première partie seule est gidienne. M. Gide, en dépit de ses ruses savantes, de sa cautele dialectique, ne parvient pas à insérer sa pensée dans l'épilogue du drame. Le tourbillon que Sophocle à l'aise habitait, le repousse violemment. Mais pourquoi ce moderne sans superstition, ce prince de l'incrédulité, a-t-il montré tant de révérence envers une fable ancienne? Puisqu'il ne se gênait pas de prêter à Étéocle et à Polynice des désirs incestueux pour leurs sœurs, qu'est-ce qui l'a donc retenu de changer l'histoire même d'Œdipe, en substituant à la barbarie du dénouement traditionnel une fin plus gidienne? Selon cette nouvelle version, qu'il est permis d'imaginer, Œdipe ne se créverait plus les yeux. Pas si bête! Il commencerait par faire coffrer Tirésias, ou plutôt par l'éliminer « moscoutairement ». Puis il réfléchirait avec calme : « Mon irresponsabilité, dans cet imbroglio, est entière. Pour déjouer les dieux, en admettant qu'ils existent, il me suffit d'avoir le sentiment intime de mon

innocence. Évidemment, après ce scandale, faire chambre commune avec Jocaste, c'est un peu délicat... » Œdipe en serait là de sa méditation, quand on viendrait lui apprendre que Jocaste s'est pendue. « Allons! dirait-il, voilà qui arrange tout! Ma pauvre mère avait encore des préjugés. D'où ce geste regrettable, qui néanmoins me délivre. Parlons franc : elle prenait de l'âge. Une vierge de quinze ans fera mieux mon affaire... A moins que... pourquoi pas?... »

Un mot maintenant de l'interprétation. Quelle chose curieuse que du Gide sur les planches! Le Gide est si purement intellectuel, qu'encore qu'il abonde en rythmes divers et en coupes variées, comme une poésie nombreuse, c'est une musique de signes abstraits, une musique du silence. Sans doute, de merveilleuses harmonies sont celées en ce style parfait, mais, pour les délivrer, le bon moyen de lire le texte est de le lire des yeux. Alors, nulle note n'ébranle l'air, mais toute une sonate chante à l'oreille intérieure. C'est M. Gide qui a dit de la langue française qu'elle est un piano sans pédales. J'irai plus loin en ce qui le concerne : je soutiens que la réalisation matérielle du son dérange, quand on le lit à haute voix, et à plus forte raison quand on le déclame, les cadences subtiles de sa syntaxe; la grossièreté du son physique empêche l'éclosion de sonorités plus précieuses, celles qui perlent dans l'âme, comme la rosée sur la feuille.

Un texte gidien en proie à l'acteur, à la vocifération, à la grimace, est bientôt déchiré, mastiqué, englouti. Il disparaît entièrement et nous ne voyons plus que le comédien qui s'acharne à détruire ce qu'il croit exprimer. Entre la pensée de l'auteur et nous, entre ce qui, dans le livre, était jeu impondérable et notre perception du moment, notre perception de spectateurs, d'autres épaisseurs encore s'interposent : le tréteau, la toile peinte, l'éclairage, les costumes, cette pourpre misérable d'une toge de théâtre...

M. Pitoëff est un artiste original. Nous l'admirons beaucoup, en ce sens qu'il nous manquerait si nous ne l'avions pas. Mais il est trop intelligent pour ne pas nous permettre une critique. Certes, il ne pouvait faire que Gide fût à sa place sur une scène, seulement il aurait pu ne pas accentuer les incompatibilités entre Gide et la scène. Or, il a joué du Gide, comme il



est joué du Shaw. Dans la première partie du spectacle surtout, la partie proprement gidiennne, il a prêté à Œdipe, qui représente ici l'esprit d'ironie en son acception la plus haute, un masque hilare et bouffon.

Est-ce par une innocente malice anticléricale que M. Jean Hort (l'un des meilleurs éléments de la compagnie Pitoëff) a déguisé son Tirésias en moine espagnol?

Francis Porché